

Instinct maternel... Le Larousse définit l'instinct maternel comme la « tendance primordiale qui crée chez toute femme *normale* un désir de maternité et qui, une fois ce désir satisfait, incite la femme à *veiller à la protection physique et morale des enfants*. » Quant à l'instinct paternel, ça ne semble tout simplement pas exister.

Dans *L'amour en plus*, Elisabeth Badinter relate l'histoire de la mère dans la société française du XVII^e siècle à nos jours dans le but de remettre en cause l'une des idées reçues la plus intouchable encore aujourd'hui : l'instinct maternel comme essence de la femme. On reproche à la femme moderne d'aller contre-nature en refusant d'être mère, explique l'auteure, mais on omet de rappeler que toutes les époques ont eu leur lot de « mauvaises mères », négligentes ou égoïstes, et de femmes qui ont tout simplement refusé de l'être malgré la forte pression idéologique qu'elles subissaient. Avant de rentrer dans le vif du sujet, nous pouvons d'ailleurs ajouter, contre ceux qui usent de l'argument de la nature, que l'on observe les mêmes « ratés » chez les animaux : des femelles abandonnent leur portée, d'autres la dévorent, et l'homme est parfois forcé d'intervenir pour protéger les nouveaux-nés et assurer la survie d'une espèce menacée. À bien y regarder, la nature n'est peut-être pas si bien faite que ça. D'autant plus, comme l'explique Badinter en préface de son ouvrage, que l'être humain se différencie des animaux par sa conscience ; que c'est cette conscience qui, siècle après siècle, a éloigné l'humain du déterminisme et de l'instinct pour le condamner à la « contingence. » Lourd fardeau que cette contingence de l'identité et des sentiments, il ne reste pas moins le seul moyen pour l'être humain d'affirmer sa liberté. Ainsi, en comparant le « mythe » de la femme aux réalités sociales, E. Badinter cherche à démontrer que ce que nous prenons pour un déterminisme biologique pourrait bien n'être qu'un déterminisme social. Ce faisant, elle dessine l'évolution qu'a connue l'image de la femme du XVII^e au XIX^e siècle, passant de la femme immorale (Ève) à la « femme-mère » (Marie). Elle dénonce ensuite les textes sociaux, moraux et psychanalytiques qui ont condamné la « mauvaise mère » à la frustration et la culpabilité. Elle propose enfin le portrait d'une femme du XXI^e siècle, guidée par la prise de parole féministe du siècle dernier, et qui chercherait aujourd'hui à se libérer d'un déterminisme asservissant pour mieux se condamner... à être libre.

De l'autoritarisme à l'amour : la naissance du concept de la femme-mère

Pour Elisabeth Badinter, l'existence d'un instinct maternel, par définition universel et atemporel, ne va pas de soi. Il résulterait plutôt d'un construit social qui serait apparu à la fin du

XVIII^e siècle avec la naissance de la pensée humaniste. Pour l'auteure, la femme d'avant 1760¹ était associée au Mal. Quand à l'amour maternel, il ne semblait pas même exister.

Avant 1760, l'essence de la femme avait été déterminée par trois discours : le discours aristotélécien, le discours religieux et le discours politique. Ces derniers sont à l'origine d'une société construite « sous le règne de l'autorité » (A, 17) et chacun justifie la légitimité de ce règne par la nature mauvaise et inférieure de la femme. Le premier philosophe à justifier l'autorité paternelle est Aristote². En effet, selon lui, l'autorité de l'homme est légitime puisqu'elle « repose sur l'inégalité naturelle qui existe entre les humains. » (A, 20) Pour Aristote, les femmes incarneraient la « matière » (le réceptacle) et les hommes la « forme » (l'intelligence). Il serait donc naturel que « la plus achevée des deux créatures » commande à l'autre au sein de la famille ; naturel, qui plus est, de par sa ressemblance avec le Tout-Puissant qui « commande [lui-aussi] à ses créatures. » Car les textes bibliques sont également lourds de conséquence pour la femme. S'appuyant sur le texte de la Genèse, Badinter dénonce le discours théologique qui a condamné la femme à être une créature faible, tentatrice, curieuse et frivole, responsable et coupable du malheur de l'homme. Le premier drame de la femme est d'avoir été créée à partir de l'homme (la côte d'Adam) par les mains d'un homme (Dieu). Mais il ne suffisait pas de condamner Ève à la relativité, encore fallait-il la rendre responsable du péché originel pour pouvoir la maudire à jamais. En effet, c'est Ève qui se laisse tenter par le serpent qui lui promet la connaissance du Bien et du Mal, et un pouvoir égal à celui de Dieu. Coupable du péché d'orgueil et de sa curiosité, Ève est également celle qui donne le fruit à Adam. Coupable de faiblesse, l'homme ne sera condamné qu'à travailler durement et à mourir. Coupable de tous les maux, la femme sera condamnée non-seulement à la mort, mais surtout au masochisme et à la soumission : « J'aggraverai tes labeurs et ta grossesse, et tu accoucheras dans la douleur » et « la passion t'attirera vers ton époux et lui te dominera. » (A, 21-22) Il ne reste plus au discours politique que de s'emparer des deux précédents pour asseoir la légitimité de la monarchie absolue : autorité toute puissante qui s'appuie sur le droit naturel (le père) et le droit divin (le Père). Ainsi, la société se construit sur un ordre autoritaire, où l'amour n'a pas de place.

En effet, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, la famille est à l'image de la société : les unions entre mari et femme sont des mariages de convenance, régis selon des règles strictes. Et si les mariages sont sans amour, les liens qui unissent parents et enfants semblent tout aussi marqués par l'indifférence la plus totale. L'enfant est associé au pire au Mal, en général à une gêne ; gêne pour le père qui se retrouve privé de sa femme pendant que celle-ci allaite ; gêne pour les familles

¹ Elisabeth Badinter propose de dater la création du mythe de la « femme-mère » à la parution de l'ouvrage de Rousseau, *Émile*, lourd en conséquence pour la place de la femme dans la famille et la société.

² L'auteure s'appuie ses dires sur *La Politique* d'Aristote.

pauvres qui ont besoin de deux salaires pour survivre. Mais l'enfant semble même être un poids indésirable pour la majorité des femmes, à en juger pas le phénomène de généralisation des nourrices dans toutes les couches sociales de la population. Il est en effet difficile de comprendre pourquoi les femmes aisées (bourgeoisie et aristocratie mélangée) ont recours aux nourrices, alors même que la nourrice est l'une des principales causes de mortalité infantile et qu'elle est souvent synonyme de mauvaise alimentation et de mauvais traitements. Qu'est-ce donc qu'un instinct maternel qui pousserait les femmes à confier leur enfant à une étrangère à qui elles ne rendent même pas visite ? Suite à cette première remarque, l'auteure énumère nombre de marques de l'indifférence de la mère à l'égard de ses enfants. Par exemple, la mère est souvent insensible à la mort d'un de ses enfants, hormis l'aîné qui bénéficie de son allaitement et de tous ses soins, puisqu'il est l'unique héritier du patrimoine et du titre. Elisabeth Badinter rappelle qu'à l'époque, l'amour maternel ne faisait l'objet d'aucune valorisation. Les femmes se vouaient donc plus volontairement au culte de leur mari qu'à celui de leurs enfants. Sans parler de l'émancipation des femmes qui s'est observée avec l'apparition des précieuses. Ces dernières ont encensé les vertus de la froideur et de l'esprit, comme seul moyen de s'échapper de l'autorité des hommes. Ainsi, la femme est crainte, démonisée et écrasée par les hommes. Il faut attendre la révolution des mentalités de la fin du XVIII^e pour voir naître le concept de la « femme-mère. »

Selon Elisabeth Badinter, ce sont les textes humanistes qui sont à l'origine du concept d'instinct maternel comme valeur naturelle et sociale. L'idéologie, en se déplaçant de l'autorité à l'amour, a transformé l'État, les mœurs et la famille. Le mariage de convenance est supplanté par le mariage d'amour, « lieu privilégié du bonheur », où la procréation devient le point culminant. Selon l'auteure, la création d'un discours idéologique de la femme-mère aurait été justifiée par une politique nataliste : il s'agissait de faire baisser la mortalité infantile pour augmenter le nombre de futurs citoyens. Nous pouvons ajouter que le discours moralisateur de la femme-mère apparaît au moment où les philosophes des lumières revendiquent l'égalité de droit pour tous. La philosophie remet alors en cause un modèle hiérarchique fondé sur la supériorité des hommes sur les femmes et sur les enfants. Face à ce discours, il aurait été naturel que les femmes revendiquent le droit à l'égalité et la liberté. Il est fort à parier qu'aussi humanistes qu'ont pu être les hommes, ils n'étaient pas prêts à partager leur pouvoir. Il leur a donc fallu créer un second discours, s'appuyant sur la loi divine, d'une nature maternelle des femmes pour les forcer à rester enfermées dans un cadre domestique. C'est ainsi qu'est construit un autel à la gloire de la femme-mère, à qui l'on reconnaît la primauté de son rôle (assurer la survie de l'espèce), à qui l'on promet épanouissement, bonheur, gloire, tendresse de l'enfant et attachement du tendre époux ; à qui l'on reconnaît le dur labeur de son sacerdoce ; et que l'on enferme dans une identité, un unique

chemin à suivre – enfanter – et un unique domaine à gérer – la maison – sous peine de lourdes et vaines souffrances.

L'amour forcé : la condamnation de la mauvaise mère du XIX^e et du XX^e siècles

Le tournant que prend l'histoire à la fin du XVIII^e est crucial pour la femme. De la femme naturellement mauvaise (Ève), elle devient la femme naturellement mère (Marie). Rousseau est l'un des premiers à la condamner aux affres d'un bonheur qui ne peut être atteint que par le sacrifice. S'en suivra, au XX^e siècle avec Freud, la charge de son ultime responsabilité : celle de l'inconscient de son enfant et du devenir psychologique de ce dernier.

En effet, Rousseau est l'un des premiers à définir la nature féminine selon les caractéristiques de la mère. Dans *Émile*³, il réactualise le mythe de la Genèse : Émile est la créature forte, active, intelligente et active ; Sophie est le « complément de l'homme », comme il l'écrit lui-même (A, 238). C'est ainsi que naît la femme relative, la femme dont la seule finalité est l'homme, et par induction l'enfant. Pour Rousseau, la femme doit tout sacrifier pour le bonheur de sa famille et accepter d'être « recluse dans son foyer » comme « la religieuse dans son cloître⁴. » Les analogies que fait Rousseau entre la mère et la bonne sœur sont fréquentes. L'auteur précise d'ailleurs que ce n'est qu'en se soumettant à ce « sacrifice » et cette « réclusion » que la femme aura droit au titre de « sainte. » Les autres, celles qui refusent de « souffrir en silence et dédier [leur] vie aux siens » (A, 242), sont condamnées à l'anormalité et au malheur. Car la femme est « malade⁵ » et le seul bonheur qui lui soit accessible est celui de la maternité, dans un sacrifice total d'elle-même. La citation extraite d'un discours de Mme Roland est peut-être, de toutes les citations, la plus effrayante et la plus parlante, étant donné qu'elle émane d'une femme, rousseauiste, à n'en pas douter :

Exposées dès qu'elles naissent aux dangers que peuvent en un clin d'œil trancher le fil délicat de leurs jours, on dirait que les femmes ne respirent que pour payer en douleurs la gloire de pouvoir être mères ou l'honneur de l'avoir été. C'est à travers les écueils de toute espèce qu'elles parviennent en chancelant au terme de l'adolescence, leur ouvrant les portes de la vie. C'est dans un supplice inexprimable et lent que, rendant le dépôt qui leur fût confié par la nature, elles donnent le jour à de nouveaux êtres : et c'est accompagnées des infirmités, qu'elles achèvent une carrière où elles ne sèment des fleurs qu'en marchant sur des épines. Nourries dans la souffrance... elles acquièrent cette patience

³ Rousseau, Jean-Jacques, *Émile*, tome V, Paris, Pléiade, Gallimard, 1969.

⁴ Rousseau, Jean-Jacques, op. cit., p. 737.

⁵ Voir Michelet, *La Femme*, 1859. Elisabeth Badinter cite quelques passages de l'ouvrage : « La femme est une religion... un autel... une poésie vivante pour relever l'homme, élever l'enfant, sanctifier la famille... » (A, 264)

*inébranlable qui résiste paisiblement aux épreuves et les surmonte*⁶
[...]

Et Elisabeth Badinter de conclure, non sans ironie, mais avec justesse : « Il y a du Christ dans ces femmes-là.. » (A, 246) Cent cinquante ans plus tard, Freud reprendra les mêmes écueils pour fonder ses théories sur l'identité féminine.

La découverte de l'inconscient par Freud s'en suit d'une seconde : celle de la responsabilité de la mère quant à la construction psychologique de son enfant. Certes, grâce à lui, la « mauvaise mère » n'est plus responsable de sa méchanceté : elle est devenue entre temps la victime de sa propre « mauvaise mère. » Mais elle reste anormale, voire malade. L'auteure reprend rapidement les théories que Freud⁷ a élaborées sur le développement de la femme. Selon lui, le processus qui mène le nourrisson à la femme passe par deux processus que l'enfant doit traverser et surmonter : l'un durant la période préoedipienne où l'enfant est indifférencié sexuellement (comprendre mâle) et l'autre, avec l'oedipe, où la petite fille, découvrant sa castration, doit admettre son infériorité et passer de son amour actif pour sa mère à un amour passif pour son père qui pourra lui offrir symboliquement le phallus qu'elle n'a pas. Ainsi, le développement de la femme doit nécessairement passer par un déplacement d'objet d'amour – de la mère au père –, et par un renoncement de sa sexualité active (le clitoris) pour une sexualité passive (le vagin), pour que celle-ci devienne une « femme féminine. » Elle satisfera son envie du pénis dans son amour passif pour son père, puis pour les hommes et enfin, par la maternité – maternité qui comblera totalement son désir, précise Freud, si l'enfant est un garçon. À celles qui ne surmonteraient pas la découverte de leur castration, Freud les condamne à deux issues possibles : l'inhibition sexuelle ou la névrose pour les « renonciatrices » et « le complexe de virilité » pour la « revendicatrice. » Hélène Deutsch reprend d'ailleurs le travail de Freud pour le compléter de deux tomes consacrés à la psychologie de la femme et de la mère dans lesquels elle condamne la femme à cette fameuse triade : passivité, masochisme et narcissisme. Hélène Deutsch⁸ dresse le portrait de la bonne mère : une femme constituée de l'interaction harmonieuse de son masochisme et son narcissisme. En effet, non seulement la femme est forcée (socialement) de rediriger son agressivité contre son propre moi (contrairement à l'homme qui peut la diriger vers l'extérieur), mais son masochisme provient également de son attitude érotique et passive envers son père, attitude qui la force à être en attente des initiatives et de l'amour du père. Le narcissisme contrebalance le masochisme féminin et compense l'humiliation de son infériorité

⁶ Mme Roland, « Comment l'éducation des femmes pourrait contribuer à rendre les hommes meilleurs », *Discours de Besançon*, ed. 10/18, 1777, p166-167. (A, 244-245)

⁷ Notons au passage que Freud a prétendu s'être débarrassé de tout préjugé social sur les femmes et s'être appuyé sur ses seules expériences pour définir une « nature féminine. »

⁸ L'auteure s'appuie sur *La Psychologie des femmes* de Hélène Deutsch.

génitale : le moi se protège des pulsions masochistes et renforce sa sécurité en augmentant son amour de lui-même. La femme normale aime souffrir. Quant à celles qui n'aiment pas cela, elles n'ont pas d'autres solutions que celles de tomber dans l'homosexualité ou la névrose. Et, si elles enfantent, elles créeront des enfants eux-mêmes névrosés. La mère, en plus d'être condamnée à la souffrance, hérite de l'entière responsabilité du développement de son enfant. Le père, quant à lui, n'a pour seul devoir que celui de représenter la loi et peut même se limiter, selon les dires de plusieurs psychanalystes, à n'être qu'un « père symbolique », une image offerte au regard des enfants. Les théories de Freud seront vulgarisées, véhiculées dans les universités, mais aussi dans la presse féminine et chez les médecins. Il faudra attendre un demi siècle pour qu'un nouveau discours vienne contrebalancer publiquement le discours freudien.

Vers la femme libre et l'unisexisme du XXI^e siècle

Quinze ans après *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir, on voit apparaître un important mouvement féministe, particulièrement en Amérique du Nord. Les femmes prennent publiquement la parole pour détruire le mythe de la femme normale selon Freud. Grâce à la définition d'une nouvelle féminité, la femme est peu à peu libérée du dévouement absolu et de sa nature maternelle. Parallèlement à cette évolution de la femme, dans la famille comme dans la société, le rôle de l'homme évolue lui-aussi, et c'est l'équilibre entier de la société qui semble s'effondrer pour faire place à une société où femmes et hommes tendent à l'unisexualité et l'interchangeabilité.

Les féministes prennent la parole pour dénoncer les distorsions qui peuvent exister entre le mythe freudien de la femme et les réalités. L'une des premières à remettre en cause les théories freudiennes est Kate Millet⁹. Elle explique notamment que l'envie du pénis chez la petite fille n'est pas prouvée, pas plus que le primat de la virilité sur la féminité. Pour elle, si la femme se sent inférieure à l'homme, c'est tout simplement du fait de la place que lui réserve la société patriarcale. Millet dénonce la subjectivité de Freud dans l'élaboration de ses théories en soulignant, par exemple, que rien ne prouve que le fait d'avoir un « plus gros pénis » soit jugé comme meilleur. Ainsi, pourquoi la petite fille ne considérerait-elle pas son corps comme la norme, et le pénis comme « une excroissance inesthétique ? » En quoi la petite fille serait-elle persuadée que le pénis est un organe mieux adapté à la masturbation que son clitoris ? Kate Millet sera accompagnée d'autres voix, celle de Luce Irigaray notamment, qui, ensemble, remettront en cause toutes les théories freudiennes, celle du fantasme de viol, celle du renoncement à la jouissance clitoridienne, ou encore celles de la triade masochisme/narcissisme/passivité et de la nature maternelle de la femme. Après un bref exposé de ces discours féministes, Elisabeth

⁹ L'auteure cite des passages de *La Politique du mâle* de Kate Millet. (A, 334-340)

Badinter rappelle que les actions des femmes depuis un siècle tendent à nier leur nature passive ou masochiste. Désormais, force est de constater que l'activisme et l'ambition ne sont plus l'apanage des hommes. Et continuer à penser que la femme qui souhaite s'affirmer autrement que dans le sacerdoce et la maternité est anormale reviendrait à considérer que la majorité des femmes occidentales sont névrosées, homosexuelles ou « virilisées ». Ainsi, dans nos sociétés occidentales, nous pouvons dire que la « femme anormale », telle que la définissait Freud, est en passe de devenir la norme. Même si l'idéologie de la femme-mère est encore omniprésente, l'accession à l'éducation et la prise de parole des femmes leur permettent aujourd'hui de pouvoir choisir une autre identité que celle de mère. Et devant les choix que les femmes font, il est difficile de croire aujourd'hui encore à un instinct maternel qui serait inné et universel.

En effet, les femmes ont pris leur distance face à la maternité. Notons, par exemple, que nombreuses sont les femmes qui choisissent de travailler alors même qu'un double salaire n'est pas justifié, et que la garde des enfants pose des problèmes économiques et psychologiques. Le travail est pour elles, non pas un « tripallium », mais un moyen de réalisation ou d'épanouissement. Par ailleurs, Élisabeth Badinter souligne la récente prise de parole des femmes quant à leurs insatisfaction et désillusions de mères. En effet, alors que récemment encore, il était tabou pour une mère de se plaindre de sa condition, on recense aujourd'hui nombre de discours publics de femmes avouant leur lassitude, leur épuisement ou leur rancœur face à l'expérience maternelle qui leur donne parfois l'impression d'avoir gâché leur vie. L'auteur cite à ce propos les aveux de Madame Guitton, mère du philosophe Jean Guitton :

Je devrais me trouver pleinement heureuse avec un mari qui m'aime beaucoup et un bébé qui sans être joli est gentil et bien portant. Et cependant parfois, grondez-moi, avec mon esprit inquiet et insatiable, il me semble qu'il me manque quelque chose. Ma vie est devenue si matériellement abrutissante que je n'ai plus le temps de penser, de vivre une vie meilleure¹⁰.

À la suite de tous ces témoignages et ces nouvelles réalités sociales, l'auteure nous invite donc à repenser l'instinct maternel, à le considérer comme un « monstre à deux têtes » créé par une société patriarcale qui a encore intérêt à entretenir la confusion. Il ne s'agit pas pour les femmes de refuser d'être mères. Il s'agirait plutôt de refuser l'absence d'autres choix. « La femme pouvant être mère, on a déduit non seulement qu'elle devait être mère, mais aussi qu'elle ne devait être que mère et ne pouvait trouver le bonheur que dans la maternité », déclarera B. Marbeau-Cleirens dans *Psychologie des mères* en 1966. (A, 358) Les femmes revendiquent le droit de réussir autrement leur vie et de ne plus faire QUE ça. Les hommes sont forcés de

¹⁰ Jean Guitton, *Une mère dans sa vallée*, Paris, 1960, p.62. Témoignage d'autant plus frappant qu'il vient d'une femme de la génération précédente, issue d'une famille chrétienne et bourgeoise. (A, 356)

s'adapter. C'est ainsi que l'on voit évoluer le rôle du père vers un « père-mère », au rôle indifférencié à celui de la mère.

Badinter n'échappe pas à la tentation des tiroirs cependant. „Après avoir conclu sur l'idée que l'amour maternel n'était qu'un sentiment contingent et propre à chacun, et avoir introduit le bouleversement des rôles maternels et paternels, l'auteure s'interroge sur le devenir d'une société où l'enfant n'aura bientôt plus de moyens de surmonter son complexe d'œdipe (ou du moins, plus les mêmes moyens) puisque père comme mère incarneront chacun amour et loi. Déjà, dit-elle, on peut observer que les femmes se « virilisent » et que les hommes se « féminisent. » Les enfants pourront-ils surmonter leur bisexualité dans le nouveau modèle parental ? Sarah Kofman pose la même question, stigmatisant encore l'autre depuis son point de vue :

Le but d'une psychanalyse doit être de rétablir en tous, homme et femme, le pouvoir de jouir d'une manière double, « diaboliquement », par-delà les limites imposées par la morale sociale qui tend à imposer comme norme l'unisexualité, la frustration pour un sexe de la jouissance ressentie par l'autre : en ce sens, un « hétérosexuel » pur est aussi malade qu'un « homosexuel », même si, pour des raisons sociales, il arrive rarement qu'un patient sur le divan demande qu'on le guérisse de son homosexualité¹¹.

Elisabeth Badinter va dans ce sens également en déclarant que « l'unisexisme [est] la voie royale vers la bisexualité, ou la complétude si longtemps rêvée par les hommes. » (A, 371) Et conclut par le mythe d'Aristophane, cette créature androgyne scindée en deux par les dieux jaloux.

Bibliographie

Badinter, Elisabeth, *L'Amour en plus, Histoire de l'amour maternel - XVII^e-XX^e siècle*, Collection Champs, Flammarion, 1980, 372 pages.

Freud, Sigmund, « La féminité » (1932), *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1936.

Kofman, Sarah, *L'énigme de la femme – La femme dans les textes de Freud*, Paris, Galilée, 1983, 275 pages.

¹¹ Kofman, Sarah, *L'énigme de la femme – La femme dans les textes de Freud*, Paris, Galilée. p. 141-142.